
JEANNE-MARIE
SAUVAGE-AVIT



CÉLESTE,
LA FILLE
DE PERLINE

ROMAN

Lauréate du prix du jury
Femme Actuelle


CHARLESTON

JEANNE-MARIE SAUVAGE-AVIT

CÉLESTE, LA FILLE DE PERLINE

Saint-Étienne, 1945

À la libération, Céleste a vingt ans. Alors que les scènes d'épuration se multiplient partout en France, sa vie bascule brutalement dans l'horreur lorsqu'elle est accusée à tort de liens avec l'occupant allemand. Incapable de reprendre une vie normale auprès des siens, elle part s'installer à Lyon où elle fait bientôt la connaissance d'Alexander, un jeune G.I.

Par amour pour lui, elle deviendra une « épouse américaine », une de ces femmes qui vont traverser seules l'Atlantique vers une nouvelle famille, tandis que leurs maris continuent leur progression à travers l'Europe. Mais Céleste peut-elle devenir l'épouse soumise qu'on attend d'elle dans l'Illinois puritain des années quarante ou, à l'exemple de sa cousine Claire, exigera-t-elle davantage de la vie ? Une vie de femme libre ?

Après le best-seller *Cueilleuse de thé*, Jeanne-Marie Sauvage-Avit revient à ses premières amours en nous offrant un magnifique destin de femme plongée en plein cœur de l'Histoire.

ISBN : 978-2-36812-486-4



9 782368 124864

18 €

Prix TTC France

Rayon : Roman historique

Couverture : Le-petitatelier.com

Photographie : © Roux Hamilton / Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Fière de ses origines, Céleste rend un vibrant hommage aux femmes de sa famille qui, comme elle, ont soif d'indépendance et de liberté. »

Aurélie, du blog *Mon Jardin Littéraire*

« Un très beau roman qui nous plonge dans les tourments de l'Europe de fin de guerre tout en nous faisant découvrir une Amérique traditionaliste où la place de la femme est secondaire. »

Maud, du blog *Les Tribulations d'une Maman Mammoth*

« Un récit immersif au coeur de l'Amérique profonde et puritaine relevé par des personnages très attachants. »

Élodie, du blog *Eliot et des livres*

« Le portrait de femmes qui trouvent leur place dans une société très masculine. »

Adeline, du blog *Adeline au pays des livres*

« J'ai beaucoup aimé ce roman GIRL POWER qui nous propose une lecture engagée ! »

Harmony, du blog *La Fille Kamoulox*

« C'est un roman féministe porté par des femmes déterminées et courageuses au coeur d'un contexte historique poignant. »

Élodie, du blog *Au chapitre*

« Céleste est une femme combative et forte qui n'hésite pas à taper du poing pour se faire entendre. Son émancipation la hissera au-dessus du simple rôle de "femme de". »

Marion, du blog *loieldem*

« Une écriture sensible, mais qui ne tombe jamais dans le pathos. Un très joli roman sur fond de sujet historique, mais surtout, une histoire d'amour et plus encore, l'histoire d'une femme forte. »

Joanna, du blog *Comme un roman*

« De beaux portraits de femmes qui rêvent d'indépendance. Une jolie écriture. »

Michelle, du blog *A book is always a good idea*

« Ce roman retrace le début de l'indépendance, les premiers pas des femmes vers la liberté et je n'ai jamais été aussi fière d'en être une. »

Alexandra, du blog *La bibliothèque des rêves*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

Mise en page : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-36812-486-4

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Achévé d'imprimer en France par CPI Bussière
À Saint-Amand-Montrond (18)
Dépôt légal : septembre 2019
N° d'impression : 2046493

Jeanne-Marie Sauvage-Avit

CÉLESTE,
LA FILLE DE PERLINE

Roman



À ma soeur Maguy.

PROLOGUE

Mardi 22 août 1944, Saint-Étienne

— **P**ERLINE !
Le nom ou plutôt le hurlement emplit la pièce, couvrit les trépidations des machines du rez-de-chaussée où travaillaient une vingtaine d'ouvrières. Perline qui préparait les fiches de paie sursauta en découvrant sa sœur adoptive Lucille, affolée, essoufflée et les cheveux en bataille. Entre l'usine et l'épicerie, il n'y avait pas cinq cents mètres, mais à quarante ans, Lucille ne courait plus comme par le passé.

— Ils ont emmené Céleste ! lâcha Lucille quand elle eut retrouvé sa voix.

Perline avait supposé une catastrophe, mais ce qu'elle entendait allait au-delà.

— Qui ?

— Les partisans, les maquisards. Je ne sais pas. Les hommes de la Résistance, ceux qui sont entrés dimanche en ville avec des brassards noirs.

Perline se leva d'un bond, mais ses jambes eurent du mal à la soutenir.

— Mais pourquoi elle ?

Lucille ignora la question, poursuivit sur sa lancée.

— Claire est aussitôt venue me prévenir. Elles étaient ensemble quand ils l'ont arrêtée.

— Arrêtée ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ta fille t'a raconté ?

— On l'a bousculée. On lui a ordonné de partir. Tout le monde criait. Il y avait d'autres femmes aussi. On les insultait, les traitant de femmes à boches et d'autres injures qu'elle n'a pas voulu me répéter.

Perline sentit la nausée lui nouer l'estomac.

— Où l'ont-ils emmenée ?

— Je n'en sais rien. Claire est restée à l'épicerie et je suis venue t'avertir. Que se passe-t-il ? Qu'a-t-elle fait pour qu'ils s'en prennent à elle ?

Perline secoua la tête, dans sa poitrine son cœur battait la chamade. Elle marcha vers la fenêtre, regarda le ciel comme s'il allait lui apporter la réponse, revint vers Lucille, l'air hagard.

— Tout cela n'a aucun sens.

Ainsi l'attaque ne venait pas de l'occupant nazi, mais d'un nouvel adversaire auquel elle était à des lieues de s'attendre. Les Allemands n'avaient rien à voir là-dedans, d'autant plus qu'ils avaient fui Saint-Étienne quelques jours plus tôt. Le Grand Hôtel était déserté, les « vert-de-gris » étaient partis. Depuis des mois, elle s'était préparée à tout sauf à ça. Elle redouta une erreur, une vengeance contre elle et sa réussite professionnelle.

— Viens !

Elles se précipitèrent dans la cour. Un jeune manutentionnaire entreposait des coupons d'étoffe sur un char à bras. D'une voix altérée par l'émotion, Perline lui ordonna d'aller chercher Bérenger Fougerolles.

— Votre mari est parti à la gare, madame.

— Je sais. Cours vite ! Tu le trouveras dans le bureau du fret.

— Encore une expédition pour l'Allemagne ?

— Les Allemands ne sont plus là. Dépêche-toi ! C'est urgent.

Déjà le garçon courait vers le portail.

— Dis-lui qu'il s'agit de sa fille ! cria-t-elle encore, alors qu'il disparaissait dans la rue.

— Et Géraud ? demanda Lucille. Il faut le prévenir.

— Il est à Lyon. Sur le chantier du funiculaire. Je vais envoyer un télégramme.

Quand elle se retourna vers Lucille, son visage avait perdu toute couleur. Néanmoins, la détermination se lisait dans son regard.

À quarante-six ans, Perline n'avait plus rien de la timide institutrice qui apprenait à lire et écrire aux petites filles de l'école de sœurs. La Grande Guerre, en posant sur ses épaules la charge et les responsabilités des absents, l'avait transformée en une femme volontaire. Directrice des Filatures et Tissages Fougerolles, elle menait ses affaires d'une main de maître. La France vaincue, envahie, pillée, n'avait pas amoindri sa force de caractère inébranlable en dépit des exigences allemandes. Pourtant, en cet instant, elle se sentait profondément bouleversée. Sa fille était en danger.

Lucille tendit la main vers elle, lui pressa le bras.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Elle n'avait pas pris le temps de remettre de l'ordre dans ses cheveux et les mèches claires échappées de son chignon lui donnaient un air enfantin qu'elle n'avait jamais tout à fait perdu.

— Il faut prévenir Mathias.

— Tu connais ses activités ?

— Je sais seulement qu'une partie de ses récoltes nourrit les maquisards là-haut sur Saint-Genest et derrière La Seauve.

— Il faut plus que les nourrir. Il...

Perline mit une main sur sa bouche.

— Tais-toi, Lucille ! Tu n'es au courant de rien. La guerre n'est pas finie. Souviens-toi : il y a tout juste dix jours, un train partait de Lyon pour l'Allemagne avec des prisonniers et des Juifs. Les Allemands traînent encore partout. Demande à ta fille de continuer à garder l'épicerie et trouve notre frère.

Dans la cour où elles se tenaient, la chaleur de cette fin août les écrasait autant que la nouvelle.

— Perline, qu'est-ce qu'elle a fait ? demanda une nouvelle fois Lucille.

— Céleste ? Ce qu'elle a fait ? Je n'en ai aucune idée. Elle est parfois tellement fantasque.

MALGRÉ L’AIR ÉTOUFFANT qui régnait dans la cellule, Céleste claquait des dents. La peur l’avait littéralement vidée de son sang. Le bras par lequel l’homme l’avait sauvagement tirée lui faisait horriblement mal. Pourtant elle n’avait pas opposé de résistance, trop surprise par cette arrestation. Elle avait encore dans la tête le hurlement de Claire qui avait tenté de s’interposer, qui s’était vue bousculée, écartée violemment. Elle ne s’était pas débattue comme la petite brune qui lui faisait face et qui arborait des ecchymoses sur les joues, un œil tuméfié qui commençait à virer au mauve et au bleu sombre. Elle avait juste eu le temps de se retourner une dernière fois vers sa cousine.

— Préviens ma mère ! avait-elle crié avant d’être poussée sur le camion.

Elles étaient six dans cette cave sans fenêtre à l’exception d’un soupirail fermé de barreaux. On leur avait enlevé leurs liens. Toutes les six se serraient sur les deux planches qui servaient de couchettes aux détenus. Les chaînes fixées au plafond grinçaient lugubrement dès que l’une d’elles remuait. Les cloisons étaient couvertes de graffitis obscènes auxquels se mêlaient des taches brunes rappelant

des traces de sang séché ou d'autres fluides encore plus innommables. L'odeur d'urine et d'excréments qui émanait du seau hygiénique était insupportable.

Céleste ignorait où elle se trouvait. Le camion qui les avait amenées là avait traversé la ville en évitant la Grand'Rue et les trams qui ralentissaient la circulation. En route, trop bouleversée par ce qui lui arrivait, elle n'avait prêté qu'une attention fugace au quartier de Tardy bombardé trois mois plus tôt. Les images de l'école éventrée, les maisons en lambeaux, les murs croulant au milieu des décombres et des tas de pierres avaient défilé comme à travers un brouillard. Après la colline de la Cotonne, Céleste avait perdu toute orientation. Elle avait essuyé ses yeux pleins de larmes et repoussé ses longs cheveux que le vent balayait sur son visage. Geste malheureux. Un des deux hommes qui les surveillaient, le fusil à l'épaule, s'était mis à rire. Un rire grossier, odieux, sorte de hennissement aigu qui résonnait encore à ses oreilles.

— Tiens-moi ça ! avait-il lancé à son collègue en lui tendant son arme. On va s'amuser un peu.

Il avait tiré de sa poche un couteau à cran d'arrêt qu'il avait fait claquer avec ostentation.

— Hé, la rouquine ! Tes cheveux te gênent ? Ils ne vont plus te gêner longtemps.

Son hilarité avait fait place à une expression mauvaise. Il avait attrapé les boucles par poignées et les avait tranchées. La lame crissait sur les mèches, comme un tissu qu'on déchire. Elle avait hurlé et tellement tiré sur ses liens que le sang avait coulé de ses poignets.

— Ça suffit maintenant, était intervenu l'autre, l'attrapant par le bras.

— C'est juste pour lui donner un avant-goût de ce qui l'attend demain, avait ricané l'homme en rangeant le couteau. Demain, on va bien rire. La tondeuse est déjà prête.

Une femme à son côté avait profité d'un cahot pour se pencher vers elle et lui glisser tout bas :

— Surtout ne pleure pas ! Ça leur ferait trop plaisir.

Elle avait serré les dents à s'en faire mal aux mâchoires et fermé les yeux pour ne pas voir les boucles de ses longs cheveux roux traîner sur le plancher du véhicule, souillées par l'eau croupie, les détritux et les flaques d'huile de moteur.

Depuis combien de temps étaient-elles dans cette cellule ? Elle ne savait plus. Sa montre s'était arrêtée à dix heures et quart, quand on les avait arrêtées. Derrière les barreaux, le soleil était encore haut.

— Arrête de trembler comme ça, lui dit sa voisine. Tu vas me foutre la pétoche à moi aussi.

C'était une grande femme qui avait dû faire un bon bout de chemin dans la vie, mais n'en restait pas moins une belle blonde bien charpentée.

— Que vont-ils nous faire ? murmura Céleste d'une voix qu'elle eut du mal à reconnaître comme étant la sienne.

— Ils vont nous tondre, qu'est-ce que tu crois ? Peut-être nous promener à poil sur leur camion. J'en ai rien à foutre. Les cheveux, ça repousse. Quant à m'enlever mes fringues, je fais ça depuis le début de la guerre dans tous les hôtels de la région pour ceux qui ont de quoi payer. Boches, pétainistes, communistes, gaullistes, qu'importe ! Mon cul ne fait pas de politique, comme dit l'autre.

Elle regarda ses voisines pour lire les réactions de celles qui pouvaient entendre. L'une d'elles leva les yeux, les autres demeurèrent impassibles.

— Je me suis fait une belle galette que j'ai donnée à ma fille dès qu'elle a pu partir dans le Midi, poursuivait-elle. On a de quoi s'acheter une petite villa sur la côte, en bord de mer. On prendra des bains chaque jour pour se décroquer de la pourriture des hommes, de leur odeur, de leurs saloperies et de la guerre. Je me demande seulement si on parviendra à s'en débarrasser.

Elle se tut, essuya les paumes de ses mains sur sa robe comme pour les nettoyer d'une saleté invisible et poisseuse. Céleste vit qu'elle avait de belles mains aux ongles rouge vif. Aucune bague ni alliance ne brillait à ses doigts.

— Moi je n'ai pas fait la putain pour me faire du fric, s'insurgea une des trois femmes assises sur la couchette en face d'elles. C'est vrai que j'avais un amant. Il s'appelait Gunter et venait d'Hambourg. On s'aimait. Il avait parlé de m'emmener en Allemagne quand tout serait terminé. Je me moquais pas mal de qui serait vainqueur ou vaincu. Je n'ai eu que lui pendant toute la guerre. Je ne suis pas une pute.

— Et tu étais mariée ?

— Veuve. Un accident de la mine en 1935.

Elle avait parlé fort, presque crié, la voix pleine de colère contre le destin qui s'acharnait sur elle.

— La ferme ! hurla un homme dans le couloir.

Le silence retomba dans la cellule.

— Moi, je n'ai jamais couché..., murmura Céleste d'un ton si bas que seule sa voisine l'entendit.

— Tu n'as jamais fricoté avec les Allemands ? Alors pourquoi t'es là ?

— Je ne sais pas.

— Tu as bien dû faire quelque chose pour que quelqu'un te dénonce.

Céleste réfléchit quelques secondes.

— Oui, je crois.

— Raconte ! On a tout notre temps ici. Moi, je m'appelle Violette Siber. Je n'ai jamais été mariée, mais j'ai une fille de ton âge, conséquence d'un amour de jeunesse.

— Mon nom est Céleste Fougerolles...

— Les Filatures et Tissages ?

— Oui. Ma mère dirige l'usine. Mon père s'occupe des ventes et des exportations. Il est souvent en voyage. L'Espagne, le Portugal et même l'Amérique avant la guerre.

— Qu'importe. Raconte !

— Il y a un contremaître qui me fait la cour... enfin, je devrais dire « faisait la cour » parce que je l'ai tellement rabroué qu'il ne m'adresse plus la parole.

— Rabroué ? Rabroué comment ? Tu l'as giflé ?

— Presque. Il a essayé de m'embrasser un soir dans l'atelier. Nous n'étions que tous les deux. Les ouvrières

étaient parties. Ma mère en haut dans son bureau... Je l'ai violemment repoussé et il m'a dit que je ne perdrais rien pour attendre, que si j'étais capable d'embrasser un officier allemand, je pouvais bien accepter le baiser d'un contremaître français...

— Donc il y a bien un Allemand dans ta vie.

— Non ! Il ne s'est rien passé !

La voix de Céleste était montée dans les aigus.

— Chut ! Ne parle pas si fort. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Allemand ?

Céleste poussa un soupir.

— Une histoire stupide. Ma mère m'avait pourtant mise en garde. Mais c'est arrivé comme ça, sans que je le veuille. Je suis allée au marché de Chavanelle, j'avais rapporté des légumes et quelques fruits de la campagne, je connais presque tous les paysans de Saint-Jean. C'est le village de ma mère. J'avais aussi une baguette encore toute chaude. Et j'ai croisé cet Allemand... Il m'a arrêtée. Il souriait gentiment et m'a demandé si je pouvais lui donner un bout de pain parce qu'il venait d'arriver à Saint-Étienne et ne connaissait pas encore le pain français. Il était jeune, dix-huit ou vingt ans pas plus. C'était en juillet dernier. Les Américains avaient débarqué en Normandie et l'armée allemande n'envoyait plus que des jeunes en garnison. Il parlait un peu le français qu'il avait appris à l'école. Il était aimable et poli. On a échangé quelques mots sur le trottoir, devant l'épicerie...

— L'épicerie de qui ?

— De ma tante Lucille.

— Qui c'est, cette Lucille ? Elle t'a vue parler avec cet Allemand ? Tu lui fais confiance ?

— Lucille ? Mais évidemment ! se récria Céleste. Elle fait partie de la famille depuis toujours.

— Alors ce contremaître était là ?

— Mais ça ne s'est pas passé devant l'épicerie. Le soldat allemand m'a raccompagnée jusqu'à l'usine. On s'est quittés devant la grille et... Ce n'est pas moi qui l'ai embrassé, c'est lui qui s'est arrangé... Mais juste un peu. Sur le coin de la bouche. Ce n'était pas un baiser d'amant.

— Parle doucement ! Il vaut mieux ne pas attirer l'attention.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il ne m'a même pas donné un rendez-vous, rien qu'une bise amicale. Parce que je lui ai offert un bout de pain.

— Et ton contremaître t'a vue.

— Moi, je n'ai vu personne. Mais maintenant que j'y pense...

— C'est lui qui t'a dénoncée. C'est sûr.

— Mais je ne mérite pas d'être tondu pour ça !

— Moi non plus, petite. Aucune femme ne mérite d'être tondu. Ce n'est pas nous qui faisons la guerre. Ce n'est pas nous qui l'avons déclarée, perdue, qui avons décidé de collaborer avec l'occupant. Nous ne faisons que survivre à leurs conneries. Survivre, tu m'entends. J'étais sur la place de l'Hôtel-de-Ville, dimanche, j'ai applaudi quand ils ont brûlé le portrait d'Hitler. N'empêche que je suis là.

— Qui sont ces hommes qui nous ont arrêtées ?

— Des FTP. Enfin, c'est ce qu'ils disent. Les vrais résistants, ils sont en train de se battre, de faire sauter des ponts pour ralentir la fuite des Allemands. Ceux-là (Violette eut un geste du menton en direction du couloir), ceux-là, ce sont les résistants de la dernière heure. Ils sont restés planqués pendant quatre ans et maintenant que la voie est libre, ils sortent des caves, épinglent un brassard à leur bras et s'en prennent aux femmes parce que c'est le travail le plus facile. Tu comprends, nous n'avons pas d'armes, nous. Ils se dédouanent de leurs faiblesses en s'en prenant à la nôtre. Ah ! Comme je voudrais avoir appris à me battre, à faire de la boxe, pouvoir leur mettre mon poing dans la gueule...

Des pas se firent entendre dans le couloir. Violette se tut, ravalant sa rage. Il y eut un échange de mots rapides entre deux hommes que personne ne comprit. Puis le silence à nouveau.

Céleste redressa la tête. Cette conversation, ces confidences l'avaient un peu rassérénée. La peur restait tapie en elle, mais contrôlée. Elle se sentit soudain plus combative.

- Je connais quelqu'un...
- Quelqu'un de la Résistance ?
- Oui. Mathias, mon oncle, le frère de Lucille. Tous les deux ont été adoptés par ma grand-mère. Je ne suis pas certaine... Des bribes de mots entendus par hasard...
- Impossible. Ils sont trop prudents.
- En effet, ils sont très prudents. C'est vraiment par hasard que je l'ai découvert, alors qu'il était avec Géraud Brémont, mon véritable père...
- Fougerolles n'est pas ton père ?
- Bérenger Fougerolles n'est que le mari de ma mère. Violette Siber fronça brièvement les sourcils, mais les histoires de famille ne l'intéressaient pas.
- Es-tu certaine qu'ils parlaient de la Résistance ?
- Leurs propos ne laissaient aucun doute sur leurs activités.
- Alors prie pour qu'ils viennent à ton secours.

L'avenue du Bois d'Avaize, qui n'avait d'avenue que le nom, traversait un de ces beaux quartiers aux demeures élégantes comme celle qui se dressait derrière de hauts murs et qu'on appelait le château du Bois d'Avaize à cause de ses deux tourelles aux tuiles d'ardoises grises surmontées de clochetons. Bérenger Fougerolles l'avait achetée pour une bouchée de pain à la fin de la Première Guerre mondiale. Véritable palais des courants d'air à cette époque, il y avait fait les travaux de rénovation nécessaires pour y installer son épouse et sa fille, ainsi qu'un couple de domestiques. Le pavillon au fond du jardin était réservé à l'ingénieur de ses ateliers, Géraud Brémont. Quant à Bérenger, il préférait vivre dans un petit appartement au centre-ville. Son ami Bradley en avait les clés et s'y installait lors de ses séjours en France. Leur relation était si discrète qu'il n'avait jamais attiré l'attention de quiconque.

C'est au château du Bois d'Avaize qu'ils se réunirent tous les quatre autour de la table du salon. Les trois hommes

étaient debout. Seule Perline avait pris place dans un fauteuil près de la cheminée, éteinte en cette saison. Aussi pâle que les dentelles des accoudoirs, elle n'avait cessé de presser ses mains l'une contre l'autre avec angoisse jusqu'à l'arrivée de Géraud, qui, après avoir serré les mains de Bérenger et de Mathias, l'avait prise dans ses bras et avait murmuré contre son oreille :

— On va la sauver.

Perline esquissa un pâle sourire. Géraud était le père de Céleste, il était aussi son seul et unique amour. Elle appréciait par-dessus tout son autorité, la rapidité dans ses prises de décisions, son aisance à les mettre en pratique. Elle lui faisait entièrement confiance.

Il sortit de sa poche intérieure le plan de Saint-Étienne qu'il déplia et maintint à plat sur la table. Tous se penchèrent, tandis qu'il montrait du doigt l'emplacement des quatre prisons de la ville.

— Céleste est probablement retenue dans l'une d'elles. Grouchy et La Fouillouse sont les mieux protégées. Les deux autres sont probablement plus faciles d'accès, mais éloignées du centre.

— Ce n'est pas sûr qu'elle soit dans une prison, objecta Mathias. Hier, le siège de la Gestapo a été mis à sac et les derniers détenus libérés. Les femmes y sont peut-être...

— Comme elles sont peut-être ailleurs.

— On pourrait se renseigner, suggéra Bérenger. À nous trois, on aurait vite fait le tour des prisons, interrogé les voisins sur les va-et-vient de camions...

— Ça ne nous avancerait pas à grand-chose. Personne ne répondrait à nos questions. Tout le monde se méfie de tout le monde, même de son propre frère.

— Il faut quand même essayer.

Géraud eut un geste évasif. Mathias haussa les épaules.

— Vous êtes naïf, Bérenger. On ne peut pas questionner les passants dans la rue. Vous vous voyez demandant à un concierge s'il a vu passer un camion avec des femmes ?

En dépit de ses vêtements de paysan et de ses gros brodequins encore couverts de terre, Mathias semblait très

à l'aise dans ce vaste salon bourgeois. Dès que sa sœur Lucille l'avait averti, il s'était précipité sans prendre le temps de se changer. Il savait que lui seul pouvait éviter un drame.

— Je ne sais si vous réalisez ce qui se passe depuis quinze jours, reprit-il en se tournant vers Fougerolles. Le départ des Allemands a libéré une véritable explosion de fureur. Les gens ne pensent qu'à se venger. Quatre années de privations, de brimades ont accumulé tant de haine que n'importe quel individu se croit autorisé à nettoyer la ville de ses éléments collaborationnistes. Céleste est probablement innocente, mais personne ne vous croira sur parole.

— Je n'aime pas ton « probablement », glissa Perline.

Mathias poussa un soupir embarrassé. Depuis qu'il côtoyait les maquisards, il doutait de tout le monde.

— J'essaie simplement de me mettre à la place de ceux qui l'ont emmenée. Ils ne la relâcheront pas parce que vous vous portez garants de sa bonne conduite.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Géraud qui n'était pas loin d'abonder dans son sens.

— Les femmes vont être conduites au bar de l'Étoile, place du Peuple...

— Comment le savez-vous ? s'étonna Bérenger Fougerolles.

Mathias le foudroya du regard.

— Je le sais, c'est tout. Je crois même savoir qui fournira les ciseaux et les tondeuses...

Perline porta ses mains à ses lèvres, étouffant le gémissement qui sortit de sa bouche.

— Ne t'inquiète pas. On va la sortir de là.

Puis, se penchant au-dessus du plan, il poursuivit d'une voix ferme :

— Faire le tour des maisons d'arrêt ne serait qu'une perte de temps. Il faut attendre demain matin pour agir.

— Et laisser Céleste passer une nuit en prison ! s'indigna Fougerolles.

— Il faut attendre demain pour agir, répéta fermement Mathias. Céleste, c'est ma nièce. Je la connais. Elle est forte

et ne perdra pas son temps à pleurnicher sur son sort. Elle sait aussi que nous ne la laisserons pas tomber. Quel que soit l'endroit où les femmes sont enfermées, le camion qui les amènera ne peut passer que par cette rue, les autres étant bouclées à la circulation.

D'un doigt à l'ongle terreux, il désigna un point sur la carte.

— On se tiendra là, au carrefour. J'espère qu'il y aura assez de monde pour qu'on passe inaperçus. C'est là qu'on attendra l'arrivée du camion.

Bérenger et Géraud acquiescèrent, acceptant tacitement que Mathias prenne la direction des opérations. Il était le plus jeune de tous et ses activités occultes le désignaient mieux que quiconque.

En septembre 1939, il avait été incorporé en Alsace, là où il avait fait son service militaire. Il avait profité de ces mois de drôle de guerre pour retrouver le vocabulaire allemand et les phrases déjà apprises vingt ans plus tôt, s'exerçant à parler avec les villageois des environs. Quand l'offensive du 10 mai 1940 avait commencé, sa compagnie avait été balayée en quelques jours par le rush fulgurant des blindés ennemis. Fait prisonnier avec une centaine de camarades, il avait rejoint avec eux un camp le long de la frontière belge. Les Allemands les avaient parqués comme du bétail sur un terrain de plusieurs hectares. Des kilomètres de barbelés encerclaient la zone, survolée par des escadrilles de bombardiers fonçant en rangs serrés sur le territoire français. Il avait suffi à Mathias de lever les yeux, d'écouter le grondement incessant des moteurs pour comprendre que la défaite était inévitable.

— Il ne faut pas rester là, avait-il alors murmuré à l'un de ses compagnons d'infortune.

— Où est-ce que tu veux aller ?

— C'est cuit. Tu as vu leurs chars, leur matériel, le nombre d'avions au-dessus de nos têtes ? La France est foutue. Et c'est pour bientôt.

— Mais on ne peut plus grand-chose.

— Il faut foutre le camp d'ici avant la finale. Si on ne le fait pas, ils vont nous envoyer en Allemagne.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Parce que tu crois qu'ils vont nous libérer quand l'armistice sera signé ? Mais tu rêves, mon gars ! On sera envoyés en Silésie ou ailleurs. Pour travailler. Comme le butin du vainqueur. Tu fais ce que tu veux ; moi je vais essayer de me tirer.

Le copain avait hésité une fraction de seconde avant de se décider.

— Je pars avec toi. Mais faut bien préparer notre coup. J'ai pas envie de me prendre une balle dans le dos.

Au-delà s'étendait la forêt, les Ardennes. Ils partirent une nuit, un peu avant l'aube. Les camarades au courant de leur fuite les saluèrent, leur souhaitant bonne chance, enviant leur témérité tout en se félicitant de se savoir à l'abri des combats. Une fois en pleine campagne, les deux évadés se séparèrent. Mathias voulait rejoindre l'Alsace puis partir vers le sud. Son compagnon était normand ; il choisit l'ouest.

Recueilli par des fermiers près de Masevaux, Mathias resta caché dans leur grange plusieurs jours jusqu'à ce que l'homme vienne le chercher. La radio était allumée dans la cuisine et, pour la première fois, Mathias entendit la voix du maréchal Pétain à la radio. La France rendait les armes. La voie était libre. La femme le serra contre lui, l'homme lui tendit la main. Il quitta son refuge le soir même, un sac rempli de victuailles accroché à son dos. Il n'eut aucun mal à trouver un poste militaire et obtenir sa démobilisation. En juillet 1940, il était chez lui et commençait à sarcler les pommes de terre à côté de sa femme Julie. Son gamin avait six ans. En octobre, il rentrait à la grande école et il en était fier. Comme il était fier de son exploitation, de ses récoltes vers lesquelles se tournèrent bien vite les prédateurs.

Dans la maison du Bois d'Avaize, l'atmosphère était tendue, les visages graves.

— Vous ne serez jamais assez de trois, objecta Perline.

— C'est amplement suffisant, la rassura Mathias. De toute manière, j'ai pris l'habitude de ne me fier à personne.

— Il vous faudra des armes aussi.

— Je sais où m'en procurer.

C'est le moment que choisit Bérenger Fougerolles pour intervenir.

— Demain, je vous accompagnerai, bien sûr, mais je ne suis pas certain de pouvoir me servir d'un fusil.

— Pardon ?

— J'ai toujours eu horreur de la chasse. Mon père m'en a assez voulu pour ça. Et, comme vous le savez, en 14-18, je m'occupais de l'usine, j'étais ce qu'on appelle un « planqué ».

— Mais vous aviez fait votre service militaire ?

Bérenger eut une moue embarrassée.

— Eh bien, non. Mon père s'était arrangé pour que je sois réformé.

Mathias le regarda comme s'il avait devant lui un spécimen préhistorique.

— Tu savais ça, Géraud ?

— Oui, mais sois tranquille. Si Céleste est en danger, Bérenger saura appuyer sur la gâchette.

— J'espère que nous n'aurons pas à tirer. S'il s'agit des maquisards de la région, j'en connais un bon nombre.

— J'ai toujours mon revolver d'ordonnance, dit Géraud, sur un ton de défi. Dissimulé parmi les pièces détachées des métiers à tisser.

— Dans mes ateliers ?

— Allons, Bérenger, temporisa Perline, combien de fois les Allemands sont-ils venus fouiller tes ateliers ?

— Parce que tu étais au courant ? Ma femme était au courant ! Mais c'est insensé !

Si elle avait été moins inquiète pour sa fille, Perline se serait amusée de l'incrédulité de Bérenger. Trop souvent en déplacement en compagnie de Bradley, il était à cent lieues de s'imaginer ce qui se tramait dans son entourage.

— Je veille à ce qu'aucune de nos ouvrières ne tombe dessus par hasard. Et je savais où le mettre en cas de perquisition.

— Prenez-le, coupa Mathias et suivez-moi ! Nous allons chercher les fusils.

Et comme Perline haussait un sourcil étonné, il ajouta :

— Tu peux venir. C'est à l'hôpital de la Charité.

Sœur Bénédicte, médecin-chef du pavillon des grands blessés de guerre, n'avait ni le grade, ni les diplômes requis pour cette tâche. Mais il émanait d'elle une telle autorité, une telle assurance devant les situations les plus difficiles, que nul n'osait lui contester ce titre. Pas même le docteur Menaud, véritable titulaire du poste.

— Bonjour, ma chérie, dit-elle en serrant Perline contre son aube blanche protégée d'un grand tablier bleu.

— Bonjour, ma tante.

La religieuse promena un regard sévère sur les trois hommes derrière sa nièce.

— À voir ton escorte, je devine que la libération est en marche.

— Oui, mais elle ne va pas dans le sens que tu crois. Il s'agit de Céleste...

En quelques mots, Perline lui résuma la situation.

— Pauvre petite. Mais je suis sûre que vous allez la tirer de ce mauvais pas. Venez avec moi !

Carrelés de blanc et éclairés par de hautes fenêtres entrouvertes, les couloirs n'en sentaient pas moins le renfermé auquel se mêlaient des odeurs d'éther et de javel. Perline vit son mari froncer le nez. Ils s'arrêtèrent devant une porte à double battant. Une plaque de bronze indiquait : « Salle de soins ».

— Nos patients passent peu de temps dans cette salle. Aussi n'ont-ils pas le loisir de s'interroger sur l'inconfort des lits ; d'autant que, blessés et souffrants, ils ont d'autres sujets de préoccupation à l'esprit.

Tout en parlant, sœur Bénédicte souleva l'un après l'autre les matelas des quatre lits et découvrit tout un arsenal de fusils et de munitions.

— Des paysans qui n'ont pas voulu céder leur fusil de chasse, des soldats qui, dans la débâcle ont pu garder leur

arme, expliqua-t-elle, d'autres encore pour différentes raisons. Servez-vous et rapportez-les-moi. Je me suis engagée à les rendre à leurs propriétaires.

— Le docteur Menaud est-il au courant de... de cette réserve ? souffla Bérenger qui allait de surprise en surprise.

Sœur Bénédicte le gratifia d'un de ses regards particuliers, celui d'une maîtresse d'école morigénant un gamin turbulent.

— Pourquoi voudriez-vous que je le mette dans l'embarras ? J'assume seule mes responsabilités et mes secrets.

Les armes furent enveloppées de draps, rangées discrètement parmi les coupons de tissu sur la charrette à bras qui attendait devant la porte. Sœur Bénédicte serra fort sa nièce dans ses bras.

— J'ai tellement peur, tante Marthe.

— Moi aussi j'ai peur. Mais j'ai foi en eux.

Du menton, elle désignait les trois hommes.

Mathias saisit d'autorité les brancards. Géraud se plaça à l'arrière pour pousser. Bérenger et Perline suivirent en silence.

— On ne peut rien faire de plus pour ce soir, déclara Mathias une fois dans la cour de l'usine. Retrouvons-nous ici demain matin... Perline, tu as une mine épouvantable. Il faut te reposer. Nous aussi, d'ailleurs. Une rude journée nous attend. Je fais un saut au magasin pour dire à Lucille que je passe la nuit ici. Elle préviendra ma femme.

— Julie va se poser des questions.

— Julie ne se pose plus de questions depuis longtemps. Elle a compris ce que j'ai essayé de lui cacher pendant toutes ces années.

— Elle doit être morte d'inquiétude.

Mathias soupira.

— Elle tient le coup. Elle est solide.

Après un bref salut de la tête, il quitta la pièce.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Céleste, la fille de Perline
Jeanne-Marie Sauvage-Avit



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !